

Angoisse de la maladie mortelle maladie mortelle de l'angoisse¹

Solange Lévesque

Ma vie s'est déchirée. Écoutez. J'ai trente-six ans. Il y a cinq ans, mon mari est mort rapidement d'une grave maladie; je suis restée seule avec une petite fille de cinq ans. Je n'ai pas cru à sa mort jusqu'à la fin; quand j'ai reçu le téléphone de l'hôpital, je me disais « ce n'est pas possible, ça ne peut pas m'arriver à moi! » Je n'avais jamais perdu quelqu'un que j'aime, aussi brutalement et pour toujours. Je n'ai même pas pu l'accompagner dans ses derniers moments... Il est tombé sur le trottoir, l'ambulance l'a emmené à l'hôpital et quand ils m'ont appelée pour m'informer de « la gravité de son état », comme ils disent, c'était déjà trop tard. L'un des pires moments fut d'annoncer à ma fille la mort de son père. Elle a dix ans maintenant. Mais ce n'est pas de ça que je veux parler. Il y a trois ans, j'ai rencontré un homme qui est le grand amour de ma vie, un amour différent du premier... À vingt-cinq ans, on ne sait pas comment aimer... on croit qu'on aime et on veut être aimé, on cherche une sécurité pour remplacer celle que la famille nous apportait. Lui aussi a connu un mariage, puis une séparation. Il partage la garde de son fils, qui a le même âge que ma fille. Il aime les enfants autant que moi. On a rêvé d'avoir un autre enfant. En novembre dernier, je suis enfin devenue enceinte mais dix semaines plus tard, j'ai fait une fausse-couche. Deux jours après, mon conjoint est convoqué par son médecin, à la suite d'un examen médical des plus banals qu'il devait subir avant un départ à l'étranger, où son travail l'amène parfois. Le médecin lui annonce qu'il a découvert une tache sur un poumon, qu'il ne peut pas se prononcer à coup sûr, mais que les chances sont grandes que ce soit un cancer. Dans les jours qui ont suivi, il a passé plein d'autres examens qui ont confirmé le diagnostic. Notre première réaction en a été une de panique, mais ensuite, on a pu regarder les choses en face, tel que le conseillait le médecin, et comme on est tous les deux attachés à la vie et assez combattifs, on a eu un mouvement d'optimisme : on s'est dit qu'on ferait tout en notre possible pour... pour qu'il guérisse, pour qu'il puisse vivre encore... le plus longtemps possible. Aucune intervention chirurgicale n'est envisageable, semble-t-il; ils ont proposé une chimiothérapie. Je suis désespérée. Je ne veux pas qu'il meure. C'est comme si moi, j'allais mourir! Ils parlent d'une survie de... six à douze mois. Ils, ils! Les autres! Tous ceux qui ne peuvent pas comprendre parce qu'ils ne vivent pas ce drame-là! On se sent si loin d'eux, les autres, quand la mort nous menace! Je ne sais pas comment parler de ça... Je suis désespérée. Aidez-moi! Qu'est-ce que je peux faire? Comment passer au travers et continuer de vivre?

2.

Je voudrais vous parler de quelque chose. Une chose qui est peut-être la plus difficile pour moi dans ma pratique. Je voudrais en parler, et en même temps, je ne vois pas d'issue. Enfin, je ne vois pas comment vous pourriez m'aider, et j'ai besoin de votre aide. Depuis que je fais de la psychothérapie, j'ai toujours éprouvé cette chose comme un point de vulnérabilité face auquel je me sens complètement impuissante. Je ne sais pas pourquoi je n'en ai jamais parlé avant. Une séparation, un divorce, un tournant dans une carrière, la crise de la vingtaine, de la trentaine, de la quarantaine, le stress au travail, la perte d'un parent ou d'un ami, la dépression, les affres du vieillissement, les difficultés à reconnaître ses propres émotions et à les exprimer, vous savez, toutes ces misères que les patients qui s'assoient devant nous apportent chaque semaine... Parfois, naturellement, ça m'angoisse, ça me fait me poser des questions (en particulier sur ma façon d'intervenir) mais je peux passer au travers, je peux quitter mon bureau le soir en laissant toutes ces détresses derrière la porte; je sors du bureau, je me sens plutôt légère, j'achète une baguette de pain chaud en rentrant, la journée est finie, j'ai bien travaillé, j'arrive chez moi et je suis contente. Quand j'y pense, je me dis pourtant que plusieurs problèmes apportés par les patients ont de quoi susciter l'anxiété chez un thérapeute, et, de fait, certaines situations peuvent m'angoisser... Mais je m'en arrange assez bien, sauf... Sauf quand il y a maladie grave. Dans ces cas, je perds mes moyens. Étrangement, je compose beaucoup mieux avec la mort et le deuil qu'avec la maladie. La mort, c'est dur et il y a des larmes, mais c'est clair, on sait à quoi s'en tenir, c'est irrémédiable. La maladie, c'est une épée de Damoclès. C'est terrible! Est-ce que je suis une mauvaise thérapeute? Mon anxiété face à la maladie se mêle à celle de la personne qui est en face de moi. Vous allez probablement évoquer le phénomène de symbiose... Vous allez me parler de mon contre-transfert... Vous ne dites rien? Au fond, je pense que pour moi, toute maladie est mortelle. Je sais bien, maintenant, que cette crainte enfantine n'est pas justifiée, mais au bout du compte, la maladie est un pas vers la fin, on sait ça! Vous ne pouvez pas dire le contraire! Elle est vécue inconsciemment comme un symbole gros comme ça de notre fragilité, non? Vous ne dites rien. Ecoutez, comment faire? Je ne peux pas aider une personne si mon angoisse est aussi grande que la sienne! Est-ce que je peux? Je reste là, je ne dis rien, c'est tout ce dont je suis capable. Cette patiente dont je vous parle, son conjoint est mort dix mois après; dix mois d'enfer, je n'exagère pas. Il y a eu une chimiothérapie, toutes les horreurs et les douleurs de traitements aussi désagréables qu'inutiles dans son cas, la bêtise et la froideur de certains membres du personnel médical, encore plus dures à supporter pour les malades et leurs proches que toutes les maladies, il y a eu enfin sa mort. Au fond, je me rends compte que je n'ai pas confiance en notre prétendu « service de soins ». Je vais vous dire le fond de ma pensée : je n'ai pas confiance dans la capacité de *soigner* de notre système hospitalier : pour moi, soigner, c'est d'abord créer une confiance chez le malade. Et pour créer une confiance, il faut de l'attention, de l'écoute, de la chaleur, du

temps. À travers cette patiente, j'ai suivi l'évolution du cancer qui a dévasté la santé de son ami en moins de deux; j'ai suivi les humiliantes petites batailles pour obtenir de l'information auprès des médecins et un tant soit peu de sympathie de la part du personnel de l'hôpital. C'est ma peur de mourir qui est touchée, c'est évident, vous ne trouvez pas? Ça prend la forme d'une sorte de colère impuissante, mais c'est la peur de la souffrance et de la mort. Je le sais. Tout de même. Comment faire? Vous ne dites rien. Comment apporter du réconfort, et comment se réconforter soi-même? Je ne sais pas. Peut-être que vous ne savez pas vous non plus. Mais si, vous devez savoir, avec toute votre expérience! Je me sens impuissante. Et en plus, j'ai ma visite annuelle chez la gynécologue la semaine prochaine. Pouvez-vous m'expliquer pourquoi c'est si difficile de faire face à la maladie, et même à l'éventualité de la maladie? Est-ce que j'ai un problème personnel? Quelque part, à l'intérieur de moi, il y a un mensonge auquel je crois, et c'est que toutes les maladies sont mortelles; je le sais, vous allez me mettre sur la piste de l'enfance... Vous allez soulever la question de mon contre-transfert. Mais vous savez comme moi que c'est un mensonge qui n'est pas faux... Ça s'appelle maladie, mais c'est la souffrance et la mort. Hier, j'ai reçu un appel d'une ancienne patiente que j'avais vue lors de son divorce... Elle vient d'être opérée pour une tumeur au médiastin, elle veut me voir. Je lui ai dit que je la rappellerais. Comment faire face?

3.

Tu as raison chéri, je suis fatiguée. Quelle journée! J'ai eu une patiente qui m'a apporté un matériel assez intéressant mais... Ecoute plutôt : elle est psychologue; forcément, plusieurs de ses clients lui parlent de leurs maladies, ou de celles de leurs proches, tu sais ce que c'est, ça arrive tous les jours. Ça l'angoisse. Ça l'angoisse terriblement. Elle devient obsédée par la peur d'être malade elle-même, elle voudrait aider sa patiente... sentiment d'impuissance totale, évidemment.. Elle ne dort plus la nuit. Et moins elle se sent adéquate et sûre d'elle, plus elle devient vulnérable à l'angoisse, forcément. Elle me raconte tout ça, en espérant que je puisse faire quelque chose pour elle, elle m'en veut, naturellement. Je vais te dire quelque chose : ça finit par m'angoisser... Et... tu sais ce que je pense? Je pense que c'est l'angoisse la maladie mortelle. Non mais! Je ne peux tout de même pas partager avec elle combien... moi-même...! S'il y a un soulagement pour elle, il réside justement dans l'illusion que moi, je suis forte et je demeure sereine devant tout ça! Et toi? Toi, sincèrement, qu'est-ce que tu en penses? Oui, chéri, je sais, je sais ce que tu vas me dire : je travaille trop. Est-ce que tu crois qu'il s'agit de la même peur? Est-ce que tu crois que c'est névrotique? Au fait, cette toux que tu traînes... Pardonne-moi. Ça m'a complètement bouleversée cette affaire. Attends! tu ne sais pas tout! Ma patiente, elle a elle-même une patiente qui a perdu son mari à trente ans, à cause d'une maladie foudroyante, et six ans après, son nouveau conjoint meurt d'un cancer alors qu'il n'avait même pas quarante ans. Oui, je sais ce que tu vas me dire, que je devrais me reposer, que je

devrais peut-être relire Kafka ou Freud... examiner mon contre-transfert... Je t'en prie, pas la théorie, s'il te plaît. Oui je sais : l'angoisse est une chose normale et on n'en meurt pas; j'en suis la preuve vivante. Vois-tu, c'est ça que j'oublie. Tiens, c'est peut-être ce que je devrais lui dire, à ma patiente... Que l'angoisse, en tout cas, *n'est pas* une maladie mortelle. Mais... est-ce que c'est bien vrai? Est-ce que ça pourrait être consolant pour elle? Excuse-moi, tu as peut-être raison. Parfois je me surprends à te parler comme si tu étais mon psychanalyste. On dit que les hommes arrivent mieux que les femmes à laisser les angoisses du bureau au bureau... Tu crois ça, toi? Eh bien, si tu y arrives, dis-moi comment tu fais!

Solange Lévesque
851, Roy est
Montréal H2L 1E5

Note

1. Dans ce texte qui emprunte la forme d'une fiction, l'auteure met en opposition trois discours-monologues au fil d'une sorte de filiation thérapeutique : celui d'une patiente, celui de sa psychologue et celui de la psychanalyste de cette psychologue. La filiation se retrouve aussi dans la thématique, puisque la même angoisse apparaît dans ces confidences.